

16 > 19

AVRIL 2014



**IETM**

RÉUNION PLÉNIÈRE  
DE PRINTEMPS

MONTPELLIER

LANGUEDOC-ROUSSILLON

SYNTHESE



▶▶▶▶ **TRANS** FRONTIÈRES  
FORMATIONS  
GENRES



# Sommaire

---

Texte d'accueil .....	1
Edito .....	2
La révolution numérique a déjà eu lieu .....	3
Représenter la sexualité .....	5
Au-delà des frontières que l'on se donne .....	7
Développement des publics : un défi majeur pour Europe créative .....	9
La nuit, terrain d'aventure pour l'art et les artistes .....	11

# Edito

---

Au moment de penser les problématiques qui allaient traverser la réunion plénière de printemps du réseau culturel européen IETM, nous faisons donc trois constats :

- premier constat : à quelques semaines des élections européennes, nous anticipons le risque de voir les partis extrémistes ou euro-sceptiques gagner du terrain à la faveur des crises.
- second constat : dans un contexte sociétal français particulièrement crispé autour des questions de genre et de sexe, nous constatons les difficultés grandissantes pour les artistes européens à s'emparer librement de ces thèmes, partout en Europe.
- troisième constat : face aux restrictions budgétaires, nous nous interrogeons sur nos modèles culturels, réalisant combien leur structuration historique faisait l'objet de pressions nombreuses.

Malheureusement, à peine quelques mois après ce rendez-vous riche en échanges, les actualités européennes ne font que confirmer le bien-fondé de ces craintes.

En France, le Front National, parti classé à l'extrême droite du spectre politique a vu son score passer de 6 à 25 %. Et bien qu'il ne soit pas, en soi, illégitime de critiquer la construction européenne telle qu'elle est proposée, le score des partis euro-sceptiques ou souverainistes au Danemark, en Autriche, au Royaume-Uni (scores supérieurs à 15 %) peut être interprété comme un signal de défiance, d'alerte aussi sans doute. La complexité des résultats dans les différents pays conduit à les analyser de façon prudente, mais la tendance met en exergue le besoin de construire l'Europe autrement, la nécessité pour les professionnels de la culture d'adresser des thématiques dont ils sont naturellement les porteurs : la citoyenneté, les droits humains, la dignité des personnes.

En Pologne, les représentations de Golgota Picnic de juin ont été purement et simplement annulées. La pièce de Rodrigo Garcia, qui avait mobilisé contre elle des associations catholiques criant au « blasphème » et la « christianophobie » en France en 2011, devait être reprise pour deux représentations à l'occasion du festival interdisciplinaire Malta Festival, à Poznan. Alors

que la polémique commençait à enfler et les pressions à s'intensifier, l'Eglise est entrée dans le débat, d'abord avec une lettre de l'archevêque de Poznan, Stanislaw Gadecki, condamnant la pièce, qualifiée de « vulgaire », de « pornographique », et faisant également référence à une entorse à la loi. En réaction, quelques 220 intellectuels et artistes du monde entier, notamment l'écrivain sud-africain et lauréat du prix Nobel John Coetzee, les réalisateurs Andrzej Wajda et Agnieszka Holland, ont publié une lettre ouverte de soutien à Garcia (source : Le monde, du 26 juin 2014).

En France encore, comme un écho aux mouvements sociaux de l'été 2003, les âpres négociations autour du régime spécial de l'intermittence ont conduit à un mouvement de grève massif, à l'annulation de certains festivals, et à la montée d'un climat pour le moins délétère entre le gouvernement et les professionnels du secteur dans un contexte où, partout en Europe, les financements publics sont revus à la baisse. Ici, comme ailleurs, la recherche de modèles alternatifs, si tant est que ces modèles existent, devient une contrainte parée de vertu par ses promoteurs.

Ces trois exemples sont loin de décrire l'ensemble des défis qui sont les nôtres aujourd'hui et, bien sûr, les quatre jours de travail de la réunion plénière de Montpellier en Languedoc-Roussillon furent moins qu'une goutte d'eau dans cet océan rempli de couleuvres. Mais nous sommes heureux d'avoir pu modestement contribué à une mise en travail des professionnels du spectacle vivant que le contexte économique, politique et sociétal contemporain ne rend que plus nécessaire.

Le document que vous tenez entre les mains n'est pas une synthèse exhaustive de cette dynamique, dont la dimension inconsciente ou informelle est importante. Mais vous y retrouverez quelques unes des lignes de force de ces journées, comme une invitation à poursuivre toujours plus avant la réflexion et à ne jamais perdre de vue l'exigence de sens que nous portons.

**L'équipe d'organisation de la réunion plénière de printemps  
Montpellier Languedoc-Roussillon**

# Texte d'accueil

---

« Mesdames, Messieurs, ici présents, je vous adresse mes plus chaleureuses salutations et, c'est avec bonheur et fierté, en tant que Présidente de Réseau en scène Languedoc-Roussillon, que je vous accueille dans cette belle région et dans la ville de Montpellier.

Cette édition de l'IETM met à notre réflexion tout ce que le préfixe TRANS a de richesse et de diversité dès que l'on y ajoute son complément, et qui me semble plus que bienvenu dans cette période de repliement généralisé, de montée d'extrémisme, qui disent trop haut et trop fort leur volonté d'exclure et de stigmatiser l'Autre, les autres. Nous en voyons chaque jour les effets dévastateurs dans cette Europe dont nous défendons avec lucidité, mais aussi avec force et conviction, la destinée de nous permettre de vivre ensemble, unis ET différents, dans un monde en perpétuels conflits d'intérêts loin de l'intérêt général des peuples. Cette impérieuse nécessité s'impose à nous, elle n'est pas seulement un choix et les artistes, qui disent le monde, qui nous ouvrent les espaces inouïs de nos imaginaires, nous aident et nous accompagnent dans cette acceptation de l'altérité : « JE est un Autre » dit le poète Arthur Rimbaud.

Comment comprendre alors que dans notre France des Lumières et des Droits de l'Homme, on puisse demander de retirer des bibliothèques des livres pour enfants, tel « Jean a deux mamans » d'Ophélie Texier édité par l'Ecole des Loisirs, proférer des menaces à l'encontre d'une directrice d'édition de la Sarbacane pour la parution du livre « A quoi tu joues ? », s'inquiéter de la diffusion d'un livre, paru en 2004 « Papa porte une robe » et de le traiter de « brûlot satanique », excusez du peu !, sur la seule foi de son titre sans l'avoir lu ?

Comment comprendre l'interdiction faite à des classes d'enfants d'assister à des spectacles créés pour eux comme « La Princesse qui n'aimait pas les princes » de la compagnie la Môme perchée ou « Oh Boys » mis en scène par Olivier Letellier ?

Comment accepter l'arrestation et la garde à vue du performeur Steven Cohen, artiste sud-africain qui encourt un an de prison au motif que sa performance à 9h30 du matin sur l'esplanade du Trocadéro à Paris

serait de l'exhibitionnisme ? Alors que cet artiste, installé en France depuis 10 ans défend sa démarche de création par l'utilisation de son corps comme objet politique, outil de présentation d'une identité masculine, blanche, homosexuelle, juive et sud-africaine ?

Comment comprendre les manifestations devant un théâtre qui présente un spectacle de danse, traité de pornographique au prétexte que les interprètes sont nus, sans même avoir vu ce spectacle, et d'entendre des mots de sinistre mémoire prononcés par une élue du Front National : « un de ces créateurs décadents se revendiquant hypocritement de la culture »... Il s'agit ici du spectacle « Tragédie » du chorégraphe Olivier Dubois, par ailleurs directeur du Centre chorégraphique national de Roubaix.

Soyons vigilants, cette petite musique lancinante contre la culture, renforcée par la crise financière qui paralyse toute pensée, s'attaque à l'art qui interroge, qui balaye les certitudes, qui peut aussi déranger, et qui, depuis que les Hommes ont peint sur les parois des grottes, fabrique de l'Humanité. Cette décomplexion de la parole publique, de la pensée, n'est pas seulement un « retour du refoulé ». Il s'agit bien, pour ceux qui les profèrent, pour ces associations intolérantes, d'imposer leur ordre qu'ils affirment « naturel et universel »...

Nous nous devons d'être attentifs à tous ces artistes, qui par nécessité à être au monde, proposent à notre regard, à notre sensibilité, à notre intelligence, des spectacles qui trans-gressent, trans-forment, transcendent le réel, nous rendant notre liberté de penser par nous-mêmes et par là notre bien le plus précieux : notre Humanité.

Je souhaite que ces journées de travail, de découverte ou de re-découverte des artistes de la scène française, soient l'occasion de renforcer cette certitude du besoin d'Europe de la Culture et de l'Art que nous partageons, pour laquelle nous nous engageons et dont l'IETM est un exemple historique. »

**Solange Dondi**

*Présidente de Réseau en scène Languedoc-Roussillon*

# La révolution numérique

---

## Technologies comme paysage

Nous savons tous que les relations entre le théâtre et les technologies sont complexes et qu'une grande partie du théâtre fait de la résistance envers le *tout numérique*. En 2014, quel est le degré de technophobie dans le monde du spectacle vivant ?

Les programmeurs les plus réfractaires sont aujourd'hui habités de technologies sans même le savoir ou bien l'admettre. Et ce, tout simplement par le lien qu'ils entretiennent avec leur smartphone, emails, ou quelque fois Facebook.

Nous pouvons considérer les technologies comme l'environnement qui détermine ou conditionne la façon dont nous pensons, percevons, écrivons, créons. La technologie est dans nos esprits, et par conséquent, sur scène.

## L'écriture théâtrale en pleine mutation

Le questionnement aujourd'hui est : de quoi parle le théâtre ? La bascule qu'amène la technologie dans les écritures et sur les plateaux d'une part, et ce que la société dit du monde, d'autre part, tout cela pointe vers la même conclusion : ce n'est plus le texte qui est le maître du monde.

Certains textes s'écrivent sur le web, sans quasi interventions humaines ! La façon d'écrire change avec l'introduction d'outils qui permettent des échanges dynamiques (vidéos, images, scénographie 3D, musique). L'un des changements radicaux dans le secteur des arts vivants est justement celui-ci : les dispositifs d'écriture digitalisés et collaboratifs. Il y a aussi l'arrivée des images, et notamment des vidéos, qui produisent des narrations radicalement différentes et qui ne réduisent pas la pensée : beaucoup de nouveaux créateurs ont une maîtrise remarquable de l'écriture par les images, et se concentrent assez peu sur le texte au sens classique du terme.

Cette nouvelle culture scénographique a sa valeur esthétique mais elle a aussi les avantages de la simplicité et de l'accessibilité, en cette période de vaches maigres... Ce qui crée des tendances, pour de bonnes ou de mauvaises raisons.

## Et les humains ?

Les technologies ne sont pas qu'un nouveau médium/outil pour le théâtre, elles déplacent complètement la pratique et la façon de travailler. Le changement s'opère à différents niveaux : il transforme la façon dont nous produisons, répétons, percevons le théâtre. Les technologies changent aussi la façon dont le metteur en scène, les acteurs, les techniciens travaillent et leurs relations.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le public est ouvert sur les nouvelles technologies avec un écart se creusant entre deux générations : les « digital natives » (ceux qui sont nés dans le monde digital) et les « digital immigrants » (ceux qui ont connu la révolution numérique et qui déploient des mécanismes d'adaptation). Le public mute : il peut être appelé à faire partie intégrante de l'œuvre, il peut devenir un e-public (on-line), il peut participer à l'écriture de la pièce.

C'est tout le centre de gravité du théâtre qui se déplace : le texte a été supplanté par la communication directe avec le public.

« Je ne vois pas  
les technologies  
comme des technologies  
mais comme un paysage. »

Alvin Lucier

## La scène : lieu idéal pour les expérimentations

Les metteurs en scène qui travaillent avec les nouvelles technologies revendiquent tous une approche plurielle et interdisciplinaire du théâtre : « Tout commence par un texte. Mais je ressens plus que jamais le retour à l'idée que le théâtre est un carrefour entre l'architecture, la musique, la danse, la littérature, les acrobaties, le jeu » affirme Lepage. La scène est un lieu complexe et pertinent pour l'expérimentation.

Dans ce changement global, les arts du spectacle détiennent une place fascinante : les technologies numériques ne sont en fait pas pré-enregistrées mais

# a déjà eu lieu

permettent le « live » ; ce qui peut interagir avec toutes les dimensions de la représentation. Une scénographie virtuelle n'est pas comme le cinéma (pré-enregistrée) mais une scénographie live, en direct. De plus en plus, le « live » et l'instantanéité déterminent la place du vivant, une question cruciale pour le théâtre.

Dans ce nouveau monde numérique, nous sommes les témoins des transformations radicales dans tous les niveaux de notre discipline : l'écriture, la scénographie, l'esthétique, la façon de travailler, la promotion des œuvres, les relations et l'implication du public...

C'est maintenant et pour tout le monde : réticents ou non, « digital natives » ou « digital immigrants », amoureux ou conservateur du Texte, professionnels, amateurs, passionnés...

Shakespeare disait que le monde était une scène.  
*Pouvons-nous considérer Internet comme une scène ?*



#### Sources :

- Notes de Franck Bauchard, intervenant du G7 : « Après la révolution, impact des technologies numériques dans les pratiques et les modes de création artistiques »
- Nicolas Rosette et Christophe Castro - [www.inriality.fr/culture-loisirs/theatre/spectacle-vivant/theatre-est-ce-que/](http://www.inriality.fr/culture-loisirs/theatre/spectacle-vivant/theatre-est-ce-que/)
- Interdisciplinarité des arts numériques - Théâtre et spectacle vivant, Recherche musicale, Littérature et génération de textes, Arts visuels - Séminaire-Colloque du 13 novembre 1998 - Théâtre et spectacle vivant : Franck Bauchard - [www.ciren.org/ciren/colloques/131198/bauch.html](http://www.ciren.org/ciren/colloques/131198/bauch.html)



# Représenter la sexualité

« Le performeur Steven Cohen jugé pour avoir dansé avec un coq relié à son sexe » titre Libération next, le 24 mars 2014. Et c'est à Paris que cet artiste de 51 ans installé en France a comparu pour la première fois pour exhibition sexuelle devant le tribunal correctionnel, avec plus de 150 performances à son actif, partout dans le monde. Un exemple parmi d'autres des crispations grandissantes liées à la représentation des questions sexuelles dans l'espace public. Mettre en débat le thème du « transgenre » dans ce contexte prenait alors tout son sens.

L'idée d'exhiber des corps, de les malmenier sur scène, de les déformer, de les montrer, de les faire toucher n'est pas comme on pourrait penser de prime abord, de la pure provocation, ce qui n'aurait aucun sens. Les artistes sont en perpétuelle recherche d'expression de leur univers ou de mettre en exergue les failles de la société, de bousculer les codes, de « changer le symbolisme, la perception générale de la représentation, créer un nouveau vocabulaire »\*.

Les artistes qui traitent ce sujet sont en général dans une nécessité, soit d'expression, soit d'existence. Selon le contexte géo-politique et religieux, ce n'est pas la même nécessité mais elle n'en est que plus forte lorsque celui-ci est répressif. Le point commun est qu'il y a toujours des réactions plus ou moins violentes : le public qui quitte la scène en insultant, les médias qui crient au gaspillage de l'argent public, les programmeurs qui s'auto-censurent, la police qui censure, les tribunaux qui sanctionnent et la religion qui bannit.

La principale difficulté pour les artistes est de trouver un espace pour la création, en dehors du contexte général de répression et censure. Et quand un artiste est en phase de création, il ne crée pas dans un but de provocation, ni dans un but tout court, sinon autant ne pas parler d'art, mais par nécessité.

En Pologne, travailler sur le thème de la sexualité est extrêmement délicat, et ce, de plus en plus. Au Canada, cette révolution s'est faite sur scène. Il y a eu tout un travail de la part de la profession, artistes comme programmeurs, de défendre l'idée de pouvoir

montrer la nudité et la sexualité sur scène, de faire tomber les tabous. « Il n'y a pas eu besoin du recours à la rue, tout s'est fait dans le cadre du théâtre, il y a eu un vrai travail d'éducation du public, une persistance et une réelle motivation de la profession »\*\*.

Dans cette histoire, le rôle du programmeur est essentiel dans la présentation de ces œuvres. Il a ce rôle de laisser la liberté aux artistes d'exprimer leur art mais aussi de protection des spectateurs, donc d'information et de médiation. Par ailleurs, selon Sebastien Kempf du CDN Basse-Normandie « la scène est un lieu d'espace démocratique où les spectateurs ont ce droit de la quitter. Dans le cas où une performance a lieu à l'extérieur, les passants ont aussi ce droit de quitter la scène ». N'incombe pas au programmeur de jouer le rôle de censeur.

Après la conférence, ce sujet brûlant a suscité le désir de débattre sur de nouvelles problématiques. Une deuxième entrevue s'est organisée en off. De nombreuses demandes d'échanges d'informations, de partage d'expériences, de documentation s'est fait ressentir, car en réalité, peu de structuration existe, encore moins à l'échelle européenne. D'ailleurs, un groupe LinkedIn s'est ouvert, il servira comme plateforme de partage et d'échanges en ligne afin de garder le débat vivant entre les IETMs :

[www.linkedin.com/groups/IETM-TransGender-Group-8110924/about](http://www.linkedin.com/groups/IETM-TransGender-Group-8110924/about)

Le groupe est dédié :

- A l'information sur des artistes, festivals, organisations
- Aux expériences personnelles avec le public
- Aux expériences personnelles avec les autorités (politiques, lois, censure...)
- Aux différentes pratiques professionnelles et processus de création
- A d'autres sujets pertinents : politique, médias, éducation sexuelle, activisme...

**Géoliane Arab** - Interview

*Intervenante et modératrice du G5 : « Réinvestir la question des sexualités et de leur représentation sur les plateaux »*

\* Mots de Matthieu Hocquemiller

\*\* Mots de de Géoliane Arab





© Alexis Lautier

# Au-delà des frontières

---

La thématique du trans-frontière aura été un axe important de ces quatre journées de travail, qu'il s'agisse d'interroger la place et le regard des artistes sur ces questions - comme put le faire Michael Laub - de réfléchir aux dynamiques régionales européennes et euro-régionales, de prendre des nouvelles des artistes et du contexte syrien ou de réfléchir aux conséquences de la crise économique sur nos capacités à échanger entre pays bien doté et pays à plus faibles ressources.

Dans un contexte où les biens et les services s'échangent de plus en plus vite, où les flux financiers font fi des obstacles géographiques, partout resurgit la question de la frontière et les crispations qui lui sont liées. Ici, des murs sont construits, et, aussitôt, des tunnels tentent de les contourner. Les revendications territoriales se font fortes par les voies démocratiques ou militaires, c'est selon, quand les institutions supra-nationales affaiblissent les contours des vieux Etats-nations.

« Le drame syrien s'écrit  
à Beyrouth, Amman, Londres,  
Paris, Munich, Berlin  
et Bruxelles, dans les camps  
de réfugiés en Turquie...  
mais aussi à Damas et en Syrie. »

Au cœur de ces dynamiques, les artistes sont à la fois des interprètes, des porte-drapeaux ou des victimes de ces revendications. Le témoignage de Jumana Al Yasiri traduit bien la conjugaison de ces trois dimensions au sein d'une scène syrienne désormais majoritairement exilée : « En mars 2011, pendant six mois, les protestations sous la forme de spectacles - musique, chansons, spectacles, éclairage, slogans et même jeux de rôle - fourmillaient dans les rues avec beaucoup d'espoir et une créativité sans précédent ». « Aujourd'hui, le répertoire du Théâtre national, qui dépend du Ministère de la Culture syrien, a pour fonction de donner l'illusion de la stabilité - plus de 69 pièces,

39 spectacles pour enfants, et 6 grands événements culturels ont été présentés sur la scène nationale, ce qui est beaucoup pour un pays en guerre. » « Les Syriens ne peuvent pas se déplacer librement dans la région, ils sont confrontés aux mêmes restrictions que (...) les Palestiniens et les Irakiens. Aujourd'hui, le drame syrien s'écrit à Beyrouth, Amman, Londres, Paris, Munich, Berlin et Bruxelles, dans les camps de réfugiés en Turquie... mais aussi à Damas et en Syrie. »

Fort heureusement, des dynamiques de coopération entre les territoires existent, et à la coopération internationale s'ajoute la possibilité désormais de travailler à l'échelle inter-locale, de région à région, de citoyens à citoyens, notamment grâce à l'essor des technologies de l'information et de la communication, et de relier les artistes et les citoyens par delà les frontières instituées.

La question de la frontière reste un enjeu fondamental pour l'Europe, que ce soit celle de ses frontières internes, celle de ses frontières externes et de par la nécessité à construire une union ayant pleinement conscience de ses problématiques en terme d'identité : « L'Etat est un réseau européen, en négociation avec d'autres acteurs internationaux ; tandis que l'identité des personnes est nationale, voire locale ou régionale dans certains cas. Dans une société démocratique, ce type de structure, cette dissonance cognitive peut être insoutenable. Tout en intégrant l'Europe sans partager une identité européenne est une proposition viable quand tout va bien, mais en temps de crise majeure, en Europe ou dans un pays donné, peut déclencher une implosion européenne aux conséquences imprévisibles. » (Manuel Castells - 2004)

La présentation de Thomas Perrin concernant les Euro-régions est un témoin positif des possibilités qui s'offrent aux artistes et aux entrepreneurs culturels de développer des projets qui travaillent la question de la frontière, qui contribuent à repenser des territoires intelligents : « La culture et les politiques culturelles s'inscrivent dans le paradigme normatif de

# que l'on se donne

---

la connaissance et de l'économie intelligente, en grande partie basée sur des ressources cognitives et intangibles et sur la notion de développement durable, dans lesquelles les activités créatives et culturelles sont considérées comme ressources fondamentales. » « Les politiques culturelles euro-régionales remettent en question les dimensions culturelles et territoriales de la construction européenne, dans lesquelles les eurorégions

semblent être (...) géopolitiquement entre-deux : locales et globales, l'identité et la diversité, la convergence et la différenciation. ».

Ces espaces constituent ainsi de vrais laboratoires en terme culturel offrant la possibilité de ré-interroger la notion même de frontières mais surtout de replacer la culture comme un outil de développement humain tout autant que comme un outil de développement économique.



© Weronika Zychb

# Développement des publics : un défi

De nos jours, il semble que la relation avec le spectateur et l'implication du public à l'intérieur du processus de création est devenu l'un des espaces d'innovation artistique le plus ouvert depuis les années 2000. Ce phénomène s'est développé rapidement. Cela peut prendre différentes formes : investissement de l'extérieur, témoignage des habitants, différentes formes de participation du public etc. Ces formes sont-elles si nouvelles ? Pourquoi les artistes veulent les explorer ? Comment cela transforme les relations entre les oeuvres et le public ? Quelles sont les implications pour les artistes, les programmeurs, les représentations, les festivals... ?

Trois problématiques principales ont été soulevées.

Tout d'abord, est-ce que les artistes du spectacle vivant qui créent de manière « conventionnelle » sont amenés à devenir forcément « oldfashion » (démodés) ? L'idée d'offrir au public une « expérience » est fortement ancrée, comme si la position de public de théâtre, assis regardant le spectacle, était dépassée ? Quelles seraient les conséquences d'une telle évolution ? Aussi, est-ce que l'implication et la participation du public et des habitants n'est qu'une mode ou bien une transformation majeure du processus de création ?

Ensuite, la question du développement des publics a été soulevée dans le cadre d'Europe Créative et des directives des programmes de subventions des Etats. S'engager avec le public, toucher de nouveaux publics en Europe, soutenir la participation de communautés et le travail participatif sont des expressions que l'on retrouve dans presque tous les formulaires de candidature. Certains participants ont souligné le problème clé de l'évaluation qui est surtout basé sur de la quantité. Combien de nouveaux spectateurs comptez-vous toucher ou bien en avez-vous touché ? Collectivement, le groupe a insisté sur le fait d'avoir une approche plus qualitative, qui prendrait en compte d'autres aspects du développement des publics, comme le développement personnel, le renforcement, le temps qualitatif, le partage de connaissances etc.

Les critères doivent être repensés car la qualité d'un public n'a rien à voir avec le nombre, et ce qui compte le plus c'est l'expérience esthétique.

« Nous avons une sorte de complexe de Dieu ! »

Enfin, la question de l'éthique était un sujet de préoccupation pour plusieurs participants à l'atelier. Comment les habitants d'un quartier où se produit une performance réagissent ? Est-ce qu'ils l'acceptent ? Ont-ils le choix ? Concernant le travail participatif, comment se passe le travail avec ces personnes ? Pourquoi et comment les gens participent ? Leur participation est-elle réelle ?

Un participant a soulevé une question éthique par rapport au langage : « Lorsque l'on écrit un dossier de subvention, nous utilisons certains mots pour qualifier les gens, par exemple « personne marginalisée », terme que nous n'utiliserions jamais avec ces personnes avec lesquelles nous sommes amenés à travailler et avec lesquelles nous voulons travailler. C'est assez paradoxal. Je parle avec un certain langage avec les personnes qui ont le pouvoir de me laisser faire ce que je pense être important, et j'utilise une autre langue et une voix différente avec les personnes avec lesquelles je travaille. Je crois que ce que je fais est juste mais c'est une question d'éthique avec laquelle je lutte en permanence ». « De plus, ajoute un autre participant, certains artistes et gestionnaires sont mis dans une situation dans laquelle ils doivent prévoir le résultat de ce que d'autres personnes vont ressentir et expérimenter. Nous avons une sorte de complexe de Dieu ! ». Cette position dominante conduit à un manque d'estime et un manque de valorisation des participants eux-mêmes, de ce qu'ils apportent dans un projet.

**Anne Gonon**

*Chargée des études et de la recherche, HorsLesMurs*



# majeur pour Europe créative

## FOCUS

Julien Marchaisseau, directeur artistique de la compagnie Rara Woulib et Daniella Groenberg, artiste de la compagnie allemande Female Economy, ont présenté respectivement les projets Deblozay et SuburbSafari dans lesquels l'inclusion des habitants et les relations avec le public sont essentiels. Ils ont tous les deux insisté fortement sur le fait que travailler avec les gens, spécialement dans des quartiers marginalisés, n'est pas du travail social. Leurs choix sont purement et clairement artistiques. Daniella Groenberg a fait part de deux motivations principales. La première étant d'atteindre un nouveau public car la compagnie était lasse de voir toujours les mêmes personnes au théâtre. « Quelque part, nous sentions que quelque chose manquait – ou bien quelqu'un ». « Nous ne disons pas que les gens doivent aller au théâtre, mais qu'ils le peuvent s'ils veulent y aller, et que la cité théâtre leur appartient aussi ». Elle souligne aussi le fait que les fondations de la compagnie sont : « notre curiosité sur les gens, où que nous sommes ».

Jouer des œuvres de registres totalement différents – une procession musicale déambulatoire sur la base d'une esthétique haïtienne – les motivations de Julien Marchaisseau ne sont pas si éloignées de celles de Daniella. Il veut explorer de nouveaux espaces (quartiers résidentiels, périphéries urbaines, et.) pour toucher des personnes du quartier et pour faire se rencontrer les publics qui habitent sur place et les personnes venues exprès pour la performance.

Les deux ont insisté lourdement sur la séparation des communautés sociales et culturelles. La dimension participative de leur projets, est pensée comme un moyen fort pour les connecter à la ville, mais aussi inversement pour connecter la ville à eux.



© Maxime Demartin - Cie Rara Woulib



# La nuit terrain d'aventure

Dimension longtemps oubliée de la ville, la nuit a été un espace-temps complètement abandonné aux peurs et aux fantasmes. Mais les temps sont en train de changer. L'ancienne frontière jour/nuit est maintenant un espace d'investigation. Les nuits européennes s'éclairent. Les conflits se multiplient dans la ville entre individus, groupes et quartiers aux rythmes multiples. Entre insécurité et liberté, ces mutations nécessitent des personnes et des organisations qu'elles s'adaptent à ces nouvelles formes. En tant que territoire fugitif et cyclique, la nuit est devenue un vaste champ d'expérimentation et d'exploration pour les chercheurs, les artistes et les autorités, et une place pour le renouvellement, l'innovation et la créativité pour la communauté.

Cherchant perpétuellement à s'émanciper des rythmes naturels, l'Homme a peu à peu artificialisé la vie urbaine et colonisé la nuit. Dimension longtemps oubliée de la ville, la nuit urbaine ne doit plus être perçue comme un repoussoir livré aux représentations et aux fantasmes mais comme un espace de projet, une dernière frontière pour la ville et l'homme du XXI<sup>e</sup> siècle, un terrain d'aventure pour l'art et les artistes.

Colonisation. Il y a peu, la nuit urbaine, symbolisée par le couvre-feu, était encore le temps de l'obscurité, du sommeil et du repos social. Elle inspirait les poètes en quête de liberté, servait de refuge aux malfaiteurs et inquiétait le pouvoir qui cherchait à la contrôler. N'en déplaise aux noctambules jaloux de leurs prérogatives, la conquête de la nuit a commencé. Au-delà des rêves, des peurs et des fantasmes, il y a désormais une vie après le jour. Petit à petit, les activités humaines colonisent cet espace-temps qui cristallise les besoins et les tensions d'une société en pleine mutation. L'autre côté de la ville s'invite dans notre actualité et nos villes se métamorphosent pour le meilleur et pour le pire. S'émancipant des contraintes naturelles, nos métropoles s'animent sous l'influence de modes de vie

de plus en plus désynchronisés, de la réduction du temps de travail et des nouvelles technologies d'éclairage et de communication. La lumière a progressivement pris possession de l'espace urbain, gommant en partie l'obscurité menaçante de nos nuits, permettant la poursuite d'activités diurnes. Le couvre-feu médiatique est terminé : radios et télévisions fonctionnent 24h/24 et Internet permet de surfer avec des régions où il fait jour. Le « peuple de la nuit » prospère. Les entreprises industrielles fonctionnent en continu pour rentabiliser leurs équipements et, dans la plupart des secteurs, le travail de nuit se banalise. Les sociétés de services se mettent au « 24h/24, 7j/7 ». Partout, la tendance est à une augmentation de la périodicité, de l'amplitude et de la fréquence des transports. De nombreuses activités et commerces décalent leurs horaires en soirée et les nocturnes connaissent une grande affluence. Entre *Before* et *After*, les soirées festives démarrent de plus en plus tard. Même nos rythmes biologiques sont bouleversés : animaux diurnes, nous dormons une heure de moins que nos grands-parents. Les pressions s'accroissent sur la nuit qui cristallise des enjeux économiques, politiques et sociaux fondamentaux. Le temps en continu de l'économie et des réseaux s'oppose au rythme circadien de nos corps et de nos villes. Le temps mondial se heurte au temps local. Les conflits se multiplient entre individus, groupes et quartiers de la ville qui dort, de la ville qui travaille et de la ville qui s'amuse.

« C'est la nuit qu'il est bon  
de croire en la lumière »

Edmond Rostand

Invention. Caricature du jour, espace-temps qui met en exergue les contradictions et les potentiels, front pionnier où s'exacerbent les différences entre espaces, activités, populations et territoires, la nuit urbaine est un observatoire de l'évolution de nos modes de vie et de nos capacités à vivre ensemble dans les métropoles. La nuit est un formidable territoire d'investigation, une frontière pour l'invention et la créativité qu'il faut explorer, comprendre, penser et enchanter. Champ de

# pour l'art et les artistes

tension central pour la société, la ville la nuit oblige chacun d'entre nous - chercheur, élu, technicien, artiste citoyen -, à penser différemment la ville et la société en adoptant une vision plus holistique de la cité qui intègre des aspects temporels essentiels à sa compréhension et à sa gouvernance. Explorée et mise en débat, la nuit peut ressourcer le jour.

Expérimentation et mise en débat. La nuit permet de faire plus facilement tomber les frontières diurnes si étanches entre recherche et expérimentation, citoyen et décideurs, artistes et techniciens. Les solutions en termes de développement urbain durable ne se trouvent pas seulement du côté des infrastructures mais aussi et surtout du côté du sensible, du jeu, du plaisir et des artistes à chaque étape de la fabrique métropolitaine pour traverser, désigner, révéler, provoquer, mobiliser, représenter, simuler, enchanter et co-produire in situ la métamorphose nocturne en irriguant le jour. Dans une société qui repense ses nycthémères, la nuit a décidément beaucoup de choses à dire au jour. Les approches artistiques sont l'occasion d'initier un débat plus large sur la ville la nuit. Souhaitons-nous conserver nos rythmes traditionnels ou basculer dans une société en continu, une ville à la carte 24h/24,

7j/7, synonyme de confort pour les uns et d'enfer pour les autres ? En occultant ces questions ou en renvoyant ces arbitrages à la sphère privée, nous laissons l'économie dicter seule ses lois et prenons le risque de voir un ensemble de décisions isolées générer de nouveaux conflits et de nouvelles inégalités. A la fois provocateurs, vigies et garde fou, les « géo-artistes » qui investissent l'espace nocturne de nos villes, blanchissent nos nuits et nous poussent à lâcher prise, à habiter et « ex-ister » pour les suivre dans de réelles ou virtuelles traversées. Dans l'éprouver des sens et de la ville, il savent révéler nos contradictions et nos paradoxes post- moderne, ouvrir les champs des possibles et l'espace public du débat.

Sans lumière pas de ville la nuit. Mais trop de lumière tue la nuit. Faut-il « diurniser » la nuit ou la protéger ? Est-ce que le jeu en vaut la chandelle ? A nous de voir. De l'autre côté du jour des artistes nous ouvrent les yeux.

## Luc Gwiazdzinski

*Géographe, enseignant-chercheur en aménagement et urbanisme à l'Université de Grenoble au laboratoire Pacte UMR 5194 CNRS-IEP-UJF-CNRS. Il oriente depuis des années ses recherches et projets sur la ville, l'innovation ouverte, les temps et les mobilités.*





**Réseau en scène Languedoc-Roussillon**

8 avenue de Toulouse - CS 50037 - 34078 Montpellier cedex 3 - FRANCE

